

LA POESIE PHILOSOPHIQUE

Au XX^e siècle & au XXI^e siècle en France, entre Est et Ouest, au Proche-Orient et au Maghreb
Portrait d'Yves Bonnefoy en 2004 au Collège de France.

Aux XX^e et XXI^e siècles, les poètes de langue française qui poursuivent ce courant sont Yves Bonnefoy, André du Bouchet, Roger Munier, Paul Celan et Édouard Glissant.

Le recueil de Bonnefoy, *Du mouvement et de l'immobilité de Douve*, date de 1953. « Douve intervenait d'abord parmi les quelques personnages d'un projet d'un récit antérieur à *L'ordalie*: ils y avaient pour mission secrète *d'altérer, de ruiner des pans entiers de la figure du monde [...] de faire se fissurer le système des représentations*. Il y avait d'abord dans Douve toute une virtualité de sens associable à une figure féminine. Dans ce même mot, et tout aussitôt, il y eut aussi "le pressentiment d'une terre, d'une contrée toute bruissante bien qu'encore mêlée de nuit". Douve est aussi la parole. [...] La connivence de Douve avec la nuit en fait une figure apparentée à celle d'Eurydice. » Et Bonnefoy de poursuivre dans un monde enfin habitable : « Je ne voulais pas signifier mais faire d'un mot en somme quelconque l'agent de désagrégation de ces systèmes que les signifiants — comme nous disons aujourd'hui — ne cessent de mettre en place. [...] Un visage, non une essence. En poésie il n'y a jamais que des noms propres¹. »

En 1961, André du Bouchet publie un premier livre, (livre fondateur), *Dans la chaleur vacante*. « Le titre révèle deux thèmes majeurs de son œuvre, l'ardeur et le vide, mais un vide ouvert à toutes les potentialités, un *pas encore* qui réserve l'espoir, parfois déçu, de ce qui pourrait être : "Dans la chaleur qui tremble / toute seule / hors de son feu / il n'y a toujours rien." [...] Poète du mouvement et de la volonté, tel *L'homme qui marche* de Giacometti, il semble poussé par une nécessité intérieure vers un *autre côté* invisible et peut-être inaccessible. La montagne, le glacier, l'air, les pierres sont les principales composantes de son paysage mental. Gravier la montagne, c'est s'efforcer de maîtriser la langue pour tenter de s'appropriier le monde et aller vers le voisinage de l'être. Il ajoute : "Rien ne désaltère mon pas". C'est un livre précurseur qui annonce tout un courant de la poésie contemporaine plus soucieux d'aller à l'essentiel que de séduire par des artifices ou par un lyrisme suranné². »

En 1970, Roger Munier publie *Le Seul*. Dans sa préface à l'essai, René Char indique : « *Le Seul* n'est pas choix, dissipation isolée, mais dur commandement intérieur. Nul ne profère celui-ci et aucun n'obéit. Condition première d'une solitude rangée. » « Huit méditations compactes, touffues dont la respiration intérieure exige du lecteur qu'il se dépouille de toute impatience et de tout savoir préalable afin qu'il épouse le mouvement même de la pensée se disant, se cherchant. *J'interroge le visible. Je cherche dans le visible une dimension perdue. Car le visible n'est pas tant ce qu'on voit que ce qu'il donne à voir, en le dissimulant. La face du monde, en son éclat est voilée*³. » En 1973, *L'Instant* paraît : ces textes brefs, « d'allure aphoristique, tiennent tout à la fois du poème et de la méditation spirituelle. [...] L'écriture de Roger Munier dans ces pages denses et étrangement légères — tendues sur ce dont elles sont la quête et allégées de tout recours extérieur (libres de tout genre) — parviennent à nous rendre sensible l'épaisseur physique du *il y a* lorsqu'il n'y a rien d'autre que soi : *Sans formes ou sans paroles / il n'y a rien — que SOI, / et l'arbre n'est pas : l'arbre. (L'Ombre, 1979)*⁴. » Roger Munier fut, selon Christine Dupouy, un « passeur, tant par son activité de traducteur (Heidegger, Silesius, Kleist, Paz, Porchia, Juarroz) que de directeur de collection de textes mystiques ("L'Espace intérieur", chez Fayard). Pratiquant également l'essai, philosophique ou critique (*Le Parcours oblique*, 1979) et le poème. » Il s'exprime aussi grâce au haïku (*Arfuyen*,

Éden)5. Il a écrit : « Le monde est le voile éclatant d'une splendeur qui se dérobe. »Photo d'identité de Paul Celan en 1938.

En 1979 paraît au *Nouveau Commerce*, aux éditions José Corti en France, dans une traduction de Martine Broda : *La Rose de personne (Die Niemandrose)*. Le livre de Paul Celan, poète juif de langue allemande et de nationalité française, ami d'Yves Bonnefoy et d'André du Bouchet au comité de la revue *L'Éphémère*, a été écrit entre 1962 et 1963. Pour Jean Bollack, « Celan s'y est aventuré aux confins de sa poésie, poussant jusqu'à une pointe extrême l'arrachement et la maîtrise de l'abîme. La liberté, issue du vide, convertit la vacuité en abondance, elle prend la mesure d'un pouvoir illimité, de création par la résistance, et vice versa. [...] Dans les poèmes plus larges du cycle IV, le mouvement se fait plus narratif, plus assuré, parfois victorieux, dans des triomphes qui conduisent jusqu'à une résurrection des morts dans le texte, par la justesse du verbe et dans des ripostes contre toutes les formes de la préparation et de la non-dénonciation du meurtre. [...] Le recueil est dédié à la *mémoire* de Mandelstam, plutôt à ce qui a pu lui être prêté, a posteriori, en fait de mémoire. Le poète russe sera lui-même devenu un autre, revivifié à la hâte par la magie d'un exploit ultime, par un souffle qui parvient à intégrer l'essoufflement⁶. » Pour Martine Broda, « très peu d'années après sa mort, (Celan) occupe déjà une place de tout premier plan dans la littérature mondiale. Issue de l'après-Auschwitz, son œuvre pose quelques-unes des questions majeures de notre temps. [...] *La Rose de personne*, est un livre sur le destin juif, emblème du tragique de l'histoire contemporaine. [...] Hermétique, cette œuvre l'est, mais pas plus que la *bouteille jetée à la mer* d'un beau texte de Mandelstam, qui fait retour dans le *Discours de Brême*⁷. Car, à l'encontre de toute la tradition lyrique allemande, qui se veut monologique, Celan a fait le choix d'une poétique du dialogue, comme une main tendue vers l'autre, dans l'espoir de l'Interlocuteur. Malgré la complexité de son langage, il reste un anti-formaliste. Affirmant très haut le primat des valeurs d'existence et de destin, il repose la question des fins de la poésie en de nouveaux *temps de détresse* : visée de vérité et visée éthique. *Les poèmes, ce sont aussi des cadeaux. Destinés à ceux qui sont attentifs. Des cadeaux qui transportent avec eux du destin*⁸. »

Un champ d'îles (1953) & *La Terre inquiète* (1955) sont les premiers recueils de poèmes publiés par Édouard Glissant, l'homme de Sainte-Marie en Martinique, l'élève d'Aimé Césaire, écrivain, poète et essayiste français. Il est le fondateur des concepts d'« antillanité », de « créolisation » et de « tout-monde ». Il fut « *Distinguished Professor* » en littérature française, à l'université de la Ville de New York et président de la mission de préfiguration d'un Centre français consacré à la traite, à l'esclavage et à leurs abolitions, le Comité pour la mémoire et l'histoire de l'esclavage. Il est le créateur du concept de la poétique du divers ; le métissage et toutes les formes d'émancipation et d'une réflexion autour d'une poétique de la *Relation*, « celle des imaginaires, des langues et des cultures »¹⁵⁷. « En sa richesse, l'œuvre de Glissant pourra s'étudier en rapport à bien des œuvres et recherches de notre temps⁹. »Adonis à Cracovie, 2011.

Si le Syrien, Adonis¹⁵⁹, esprit laïque « épris d'enracinement et d'ouverture »¹⁶⁰, en rupture avec le monde de la tradition arabe de la poésie, préfère parler de *poésie de la pensée*, « je marche vers moi et vers tout ce qui vient » écrit-il, le Palestinien Mahmoud Darwich, « par la diversification des références et des symboles, renouvelle un langage poétique recherchant toujours la mélodie harmonieuse du cantique et du psaume. Nouveau journal d'exil de son peuple, ce recueil *Plus rares sont les roses* est aussi la moisson d'éternité des jours précaires du poète¹⁰. »Portrait d'Abdellatif Laâbi en 2011.

La revue politique et culturelle *Souffles*, dirigée par le poète marocain d'expression française Abdellatif Laâbi est publiée de (1966) à (1972) à Rabat. « *Souffles* est incontestablement l'une des revues qui ont le plus marqué la physionomie du champ culturel au Maroc et au Maghreb. Aucune autre revue n'a pu d'ailleurs, depuis l'interdiction de *Souffles* en 1972, ni égaler son action, ni imposer une démarche spécifique tant sur le plan de la création que de la réflexion critique¹⁶². » « Cette volonté d'indépendance va prélever ses justifications théoriques et idéologiques dans les deux courants dominants de la pensée tiers-mondiste de l'époque : l'œuvre de Frantz Fanon et le mouvement de la négritude. [...] Selon Abdallah Bounfour, les idées agitées en son sein ont eu une influence sur plusieurs écrivains, artistes ou militants politiques. Cette influence fut perceptible au niveau du discours des peintres sans atteindre leur pratique ; mais elle fut déterminante dans le domaine de l'écriture, particulièrement chez les arabophones privilégiant les thèmes du réalisme et de l'engagement¹¹. » Joseph Brodsky en 1988.

En 1986, un poète russe naturalisé américain Joseph Brodsky publie en langue anglaise un recueil d'essais et de conférences intitulé *Less than one*. La traduction française de ce livre *Loin de Byzance* ne sera publiée qu'en 1998. Son écriture poétique tend vers la poésie philosophique¹², et son travail critique le prouve. Ainsi, « l'ampleur philosophique, il la trouve en étudiant l'alternance des rimes et des vers blancs chez Montale ("Dans l'ombre de Dante, les allitérations cachées de Derek Walcott ("Le Bruit de la marée"), les jeux d'un poème de Wystan Hugh Auden »¹⁶⁵. Dans son discours de réception du prix Nobel en 1987, Brodsky mentionne quatre noms qui eurent des influences déterminantes en ses travaux : Akhmatova, Auden, Marina Tsvetaïeva et Robert Frost. D'autres influences se lisent dans sa poésie parmi lesquelles T.S. Eliot, Constantin Cavafy, mais sans oublier les poètes-philosophes russes schelligiens du xix^e siècle (Fiodor Tiouttchev, Ievgueni Baratynski) ou encore Ossip Mandelstam et Nikolai Zabolotski. À celles-ci « se mêle celle des poètes métaphysiques anglais du xviii^e siècle, notamment de John Donne, qu'il a traduit et auquel est consacrée *La Grande Élégie à John Donne*, l'un de ses premiers chefs-d'œuvre : le caractère souvent recherché des images et des comparaisons, le contraste de la cérébralité et de la sensualité, de la passion et de l'ironie, du sublime et du trivial rattache sa poésie à l'esthétique du baroque, et s'associe, comme celle-ci, à une vision tragique de l'existence »¹³. À noter que sa première pièce de théâtre *Le Marbre* (Mramor) est écrite parallèlement à son recueil *Uranie* publié en 1987. « *Le Marbre* (1984) est plutôt un traité philosophique en mouvement – ou en enfermement – qu'une pièce de théâtre, une illustration, aussi, des poèmes d'*Uranie* (d'ailleurs cités de loin en loin)¹⁴. » Brodsky écrit : « Sur mes prunelles, j'ai une pièce d'or. / La durée des ténèbres me sera brève¹⁵. »

D'autres œuvres de poètes ont pris le relais de la poésie philosophique, comme celles de Jean-Pierre Faye¹⁶, de Geneviève Clancy avec ses *Cahiers de la Nuit* et sa poésie oxymorique¹⁷, de Philippe Tancelin et sa *Poétique du silence*¹⁷¹, de Serge Venturini avec les *Éclats* de sa *poétique du devenir*¹⁸, parallèlement à l'interrogation et à l'approfondissement inlassables de la théorie du transvisible¹⁹, ou encore des *Prémices* de François Métais-Panterne, mort prématurément, dont l'expression poétique se charge d'une angoisse ontologique teintée de mysticisme²⁰.

Avec son *poétique*²¹, les travaux de Jean-Claude Pinson sont souvent répertoriés comme cheminant entre poésie et philosophie²². Il note : « Philosophe et poète », « au fond je n'ai jamais voulu choisir. Ne voulant renoncer ni à la clarté du concept ni à la musique des mots, ni au *est* de l'ontologie ni au *il y a* de la poésie, j'ai pris le parti d'habiter l'entre-deux, l'entresol où se trame, entre terre et nuées, la grande affaire que demeure à mes yeux la recherche

d'une habitation poétique du monde²³. » Ces poètes du début du xxi^e siècle perpétuent donc, l'antique tradition de la poésie philosophique, mais à *contre-histoire* de la poésie formaliste d'aujourd'hui. Quand poésie et philosophie se complètent dans leur rapport d'altérité, elles sont inséparables et nous rappellent que « la question de la poésie excède de beaucoup le seul espace du texte »²⁴.

Selon la philosophe et essayiste espagnole, María Zambrano, élève du philosophe José Ortega y Gasset, « aujourd'hui poésie et pensée nous apparaissent comme deux formes insuffisantes, nous semblent être deux moitiés de l'homme : le philosophe et le poète. L'homme entier n'est pas dans la philosophie ; la totalité de l'humain n'est pas dans la poésie. Dans la poésie nous trouvons directement l'homme concret, individuel. Dans la philosophie l'homme dans son histoire universelle, dans son vouloir être. La poésie est rencontre, don, découverte par la grâce. La philosophie quête, recherche guidée par une méthode²⁵ ». Raphael Enthoven note à propos de Charles Baudelaire, c'est « plutôt la profondeur que la clarté. Ou l'ellipse que la démonstration. La poésie est à la philosophie ce que l'intuition est au concept, et la métaphore à la simple comparaison. La même chose, mais en plus vif »¹⁸⁰. George Steiner, quant à lui, observe dans *Poésie de la pensée* : « Il est ceux qui nient toute différence essentielle. Pour Montaigne, toute « philosophie n'est qu'une poésie sophistique », où le mot « sophistique » nécessite d'être manipulé avec prudence. Il n'est point d'opposition : « Chacune fait la difficulté de l'autre. Ensemble, elles sont la difficulté même de faire sens¹⁸¹ ». Lors d'une des conférences données en mars 2010 à Paris, à l'École normale supérieure, dans le cadre du séminaire *Poésie de la pensée*, George Steiner conclut son discours en déclarant : « Quand une poésie suprême et une pensée également suprême marchent côte à côte, il est fort probable que ce soit dans un silence infiniment signifiant²⁶. » « Comme le dit Jean Beaufret, dans *Héraclite et Parménide*, nous assistons au matin de l'Occident à la plus étrange merveille, à savoir que : poésie et pensée puissent en venir parfois à se retrouver et à se rejoindre, à se rencontrer pour s'entendre en ce premier matin où les mots sont encore des signes », écrit Hadrien France-Lanord²⁷.

FINE

Notes et références

1. Article *Poèmes de Bonnefoy*, *Nouveau dictionnaire des œuvres*, tome V, éd. Bouquins/Robert Laffont, Paris 1994, p. 5649
2. ↑ Article *Dans la chaleur vacante*, *Nouveau dictionnaire des œuvres*, tome II, éd. Bouquins/Robert Laffont, Paris 1994, p. 1658
3. ↑ Le nouveau dictionnaire des œuvres, *op. cit.*, p. 6678.
4. ↑ *op. cit.* p. 3606.
5. ↑ Article Roger Munier, *Dictionnaire universel des littératures*, PUF, p. 2456.
6. ↑ Article *Rose de personne*, *Nouveau dictionnaire des œuvres*, tome V, éd. Bouquins/Robert Laffont, Paris 1994, pp. 6457-6458
7. ↑ Toujours selon Martine Broda, « Paul Celan serait un Kafka d'après le nazisme, dans un conflit singulièrement aggravé. C'est dans le *Discours de Brême* qu'il parle de son rapport problématique à la langue allemande : *Accessible, proche, et non-perdue, demeura ceci seul : la langue. Elle, la langue, fut non-perdue, malgré tout. Mais elle dut alors traverser son propre manque de réponses, traverser un mutisme effroyable, traverser les mille ténèbres des discours meurtriers. Elle traversa et ne trouva de mots pour ce qui se passait, mais elle traversa ce passage et put enfin*

ressurgir au jour, "enrichie" de tout cela. Le conflit qui a déchiré Celan et l'a peut-être tué est bien ce qui a rendu son travail d'écrivain inouï. Pour ce polyglotte, ce bilingue, qui continuait de croire en "l'unicité fatale" de la langue de poésie, l'allemand était, au sens plein du terme, la langue maternelle. Mais aussi la langue des bourreaux, entachée d'infamie. La langue dans laquelle il écrit est inséparablement langue-mère à réparer, maintenue vive à toute force dans l'exil, et marâtre à meurtrir, qu'il désarticule et porte jusqu'aux limites de l'étrange, où se tient la plus grande poésie, qui est rarement celle des heureux propriétaires de la langue. » *op. cit.* p. 634.

8. ↑ Article *Celan, Paul*, *Dictionnaire universel des littératures*, tome I, de A à F, éd. PUF, Paris 1994, p. 634-635.
9. ↑ <http://edouardglissant.fr/prixedouardglissant2012.html> [archive]
10. ↑ Article *Glissant Édouard*, *Dictionnaire universel des littératures*, tome II, de G à O, éd. PUF, p. 1334.
11. ↑ *Mémoire du vent* (Poèmes 1957-1990), Poésie/Gallimard.
12. ↑ *Les lumières impénitentes d'Adonis*, émission d'Antoine Perraud sur *France Culture*, [6] [archive].
13. ↑ Article du *Nouveau dictionnaire des œuvres*, tome V, éd. Bouquins/Robert Laffont, Paris 1994, p. 5640.
14. ↑ Article *Souffles*, du *Nouveau dictionnaire des œuvres*, tome VI, éd. Bouquins/Robert Laffont, Paris 1994, p. 6828
15. ↑ Article *Souffles*, *Dictionnaire universel des littératures*, volume III, de P à Z, éd. PUF, Paris 1994, p. 3592-93
16. ↑ Selon Pierre Emmanuel dans sa préface à *Collines et autres poèmes*, Éditions du Seuil (p. 24) en 1966, « par la nature spirituelle de ces images, le lecteur saisira pourquoi Brodsky, poète métaphysique, est un scandale pour la culture officielle en URSS, alors que la poésie dite philosophique, à base d'humanisme futuriste et sentimental, est reconnue comme avant-garde littéraire. Pourtant, parmi les poètes russes que nous connaissons, Brodsky est le seul vrai penseur : davantage, le seul vrai penseur russe. »
17. ↑ Article du *Nouveau dictionnaire des œuvres*, tome IV, éd. Bouquins/Robert Laffont, Paris 1994, p. 4209
18. ↑ Article Brodsky Joseph, par Michel Aucouturier, *Dictionnaire universel des littératures*, volume I, de A à F, éd. PUF, Paris 1994, p. 539
19. ↑ Article *Uranie* du *Nouveau dictionnaire des œuvres*, tome VI, éd. Bouquins/Robert Laffont, Paris 1994, p. 7365
20. ↑ Citation tirée de *Vertumne*(p. 121), reprise par Yves Leclair dans son bref essai à propos du poète : "Un hiver avec Joseph Brodsky", publié dans le livre *Bonnes compagnies* en 1998 aux éditions Le Temps qu'il fait (éditions) p. 118. (ISBN 9782868533012)
21. ↑ *Comme en remontant un fleuve* (anthologie poétique), L'Act Mem, 2010
22. ↑ *Cahiers de la Nuit*, L'Harmattan, collection Poètes des cinq continents, 2004
23. ↑ *Poéthique du silence*, L'Harmattan, collection Poètes des cinq continents, 2000
24. ↑ *Éclats d'une poétique du devenir humain, 1976-1999*, (Livre I), Éditions L'Harmattan, coll. « Poètes des cinq continents », Paris, 2000 (OCLC 44448871).

25. ↑ *Éclats d'une poétique du devenir, Journal du transvisible (2007–2009)* (Livre IV), Éditions L'Harmattan, coll. « Poètes des cinq continents », Paris, 23 février 2010 (ISBN 978-2-296-11117-2)
26. ↑ Jehan Despert, *Avant-dire*, étude analytique des *Prémices* de François Métais-Panterne, Paris, CLD, 1986. (ISBN 9782854431247)
27. ↑ Selon l'auteur de ce néologisme, il est construit sur le « verbe "habiter" d'une part et le néologisme (emprunté, notamment, à Perros) de "poéthique", d'autre part. » Cité dans l'article.
28. ↑ Cf. la controverse avec Henri Meschonnic dans l'article : « Le poème qui est poème doit transformer la pensée de la pensée », et dans le même livre, *Philosophie, Poésie, Mystique*. (Présentation de Jean Greisch), *L'habitation poétique* p. 184-190, et *Le coup du h(ache) dans la poétique*, p. 190-195., éd. Beauchesne, Paris 1999, (ISBN 9782701013954).
29. ↑ Cf. sur le site de « Sitaudis.fr/Poésie contemporaine/Incitations » : Jean-Claude Pinson, *Philosophe et poète* : [7] [archive]
30. ↑ *op. cit.* Jean-Claude Pinson, dans le même article.
31. ↑ María Zambrano, *Philosophie & poésie*, 4^e de couv., éd. José Corti, Paris 2003.
32. ↑ « Philosophies de Charles Baudelaire » [archive], sur *La philosophie avec Raphaël Enthoven*, 25 mai 2015 (consulté le 22 juillet 2020).
33. ↑ Dans *Poésie de la pensée* (p. 263-264, Gallimard 2011, coll. NRF Essais), George Steiner cite ici Jean-Luc Nancy (*Résistance de la poésie*, William Blake & Co/Art & Arts, Bordeaux, 1997).
34. ↑ <https://www.franceculture.fr/conferences/ecole-normale-superieure/george-steiner> [archive] à 59 min 02 s
35. ↑ article Poésie *Le Dictionnaire Martin Heidegger*, p. 1052